

La couleur des gammes.

C'était une après-midi calme, une parmi d'autres, de vent léger et de bruissement de feuilles, comme il y en avait souvent à cette période de l'année. Le soleil caressait doucement la peau des passants, égayant les promenades, laissant les petites boules d'énergie qu'étaient les enfants se dépenser — au grand bonheur des parents.

Au milieu de tout ce calme, Aurore était assise dans sa chambre. Elle était sortie quelques instants, avant de rentrer, cette sérénité lui étant, pour quelques raisons, insupportable. Il lui manquait quelque chose.

Amadeus avait d'ailleurs été très déçu de la fausse joie qu'elle lui avait faite, et la jeune fille était presque sûre qu'il était allé jouer — c'est-à-dire bouder avec bonne humeur — dans la salle à manger, où il avait nombre et nombre de jouets, tous silencieux pour ne pas irriter l'adolescente.

Elle comprenait son chien-guide, mais elle ne pouvait pas s'en empêcher. Ces derniers temps, elle avait soudain des élans, son corps se levant de lui-même de sa chaise, brûlant. Ses pensées galopant plus vite qu'elle, pour atteindre une idée, une inspiration qu'elle avait sentie, qui était là, dont elle pouvait sentir la forme, les contours flous du bout des doigts. Juste au bout de ses doigts.

Mais à chaque fois, à chaque fois, la forme s'évanouissait avant qu'elle puisse la saisir. Et à chaque fois, ses bras retombaient, ballant comme deux bouts de chiffons qui auraient été placés là par erreur, deux pièces dysfonctionnelles de plus dans son corps. Il lui manquait quelque chose.

Elle passait alors la journée à essayer. Essayer de retrouver cette sensation, ne plus ressentir ce vide, cette apathie et cette insatisfaction. Sans pour autant y réussir.

Il lui manquait quelque chose.

Mais aujourd'hui ça allait. Plus ou moins Elle avait choisi plus.

Il lui manquait quelque chose.

Elle en eut marre d'être assise. Elle prit son violon et laissa ses doigts effleurer les cordes. Aussitôt une explosion se produisit devant ses yeux et un petit rictus de défi se peignit sur ses lèvres. On lui disait qu'elle était aveugle, que c'était impossible. Mais si, sur sa toile noire, ce n'étaient pas des couleurs qui dansaient, alors ceux qui avaient essayé de les lui expliquer s'y étaient bien mal pris.

Et en prenant son archer, elle commença à jouer quelques gammes, des échauffements grâce auxquels elle préparait sa palette. Ici elle mettait du magenta — le ré —, ici du cyan pour la corde du la, du jaune pour le mi et un peu de marron avec le fa.

C'était un type de synesthésie lui avait-on dit. Elle associait des couleurs aux sons. Elle, elle disait que c'était sa magie. Et alors qu'elle commençait à peindre son tableau (une estrade, une lumière dans le coin droit, des murs de bois et de velours), elle sentit se lever un feu, une démangeaison commençait à courir le long de ses bras. C'était la sensation.

Celle qui lui promettait monts et merveilles pour ne lui laisser qu'un goût amer à la fin.

Mais cette fois Aurore ne se précipita pas. Elle prit le temps, contint l'incendie.

Une dame au deuxième rang, une harmonique.

Un monsieur en costar à côté, un changement de la troisième à la première position, en prenant le soin de glisser son index sur la corde.

Un rire, un vibrato.

Et au fur et à mesure que ses doigts se poussaient des ailes, ses pensées couraient. Elles exploraient tous les recoins de l'étrange sentiment: qui l'avait prise. Elles analysaient, découvraient, concluaient.

Et son tableau se peignait, les formes s'affinaient, les petites notes sautées rajoutant par-ci par-là des perles, des nœuds de papillons.

Enfin, elle arrivait à la conclusion. Elle allait sentir la corde vibrer, la dernière touche de lumière allait s'ajouter et elle saisisait enfin la forme entière qui lui échappait depuis si longtemps.

Elle pouvait presque se défaire de cette impression d'absence qui la suivait partout.

L'instant s'était cristallisé, dépassant les barrières de la bulle dans laquelle elle s'était retrouvée. Elle fit sauter son archer et-

OUI

La bulle explosa, comme une bulle de savon qu'un enfant joueur aurait touchée.

Elle frôla le plafond dans sa frayeur, mais ne parvint ni à lâcher le violon, ni à se cogner le crâne ni à avoir une crise cardiaque.

Déjà Amadeus s'était rapproché pour vérifier qu'elle allait bien.

Ravalant son dépit et ses larmes, elle donna une gratouille au chien.

Je l'ai pas vu venir ça. pensa-t-elle avant de rire à sa propre blague.

Amadeus pencha la tête comme s'il s'inquiétait. Ce qui était peut-être le cas.

Etonnamment, elle n'était pas aussi frustrée de son échec que les dernières fois.

- Bon, tu vas l'avoir ta promenade, susurra-t-elle en grattant affectivement son collier.

Poussant un profond soupir, elle se prépara.

Où est-ce qu'elle pourrait aller ? Et pourquoi pas au musée, tiens ?

- Amadeus reste tranquille, on sort.

Et en ouvrant la porte, elle prit un temps pour apprécier le soleil sur sa peau.

Il lui manquait quelque chose.

- Made- mademoiselle ! Vous ne pouvez pas toucher les statues ! s'écria un jeune homme.

Au son de la voix, la toile d'Aurore se couvrit de couleur. Blonde et orangée, la voix avait des reflets turquoise. Elle se répandait comme une coulée de miel. Sucrée et apaisante. Forte et jouant sur la langue.

- S'il vous plaît, ne touchez pas les statues. répéta timidement le jeune homme.

Et elle en fut sûre.

C'était ça. C'était cette voix qui lui manquait.

Karine MARI